
Jean Genet, le poète de la prison

Prison et littérature

Dès le bulletin Infoprison no 2 (voir en fin de document), nous publions, une série de textes consacrés aux écrivains de langue anglaise, française, italienne qui ont parlé de la prison, voire connu l'expérience de la privation de liberté, et montré comment la détention peut être vécue de façon très différente, selon la personnalité du détenu. L'auteur, Claudio Besozzi, sociologue et chercheur, travaille actuellement à une thèse consacrée à l'image de la prison dans la littérature.

Août 2013

Poète maudit pour les uns, en odeur de sainteté pour les autres,¹ **Jean Genet** (1910 - 1986) ne laisse personne indifférent. Ses œuvres provoquent, leur lecture demande le dépassement d'idées préconçues et la mise en veilleuse de l'agacement que suscite le sentiment d'être témoin d'un monde qui nous est totalement étranger. Ce qui déroute à premier abord, ce ne sont pas tant la glorification du crime et la béatification de la prison (d'autres l'ont fait avant lui), mais le langage dont il se sert : un langage en contresens, décrivant l'immonde en des termes poétiques, surprenant le lecteur par des associations verbales invraisemblables, déconstruisant systématiquement les catégories morales de l'univers bourgeois. Ses romans (« Le miracle de la rose », « Notre-Dame-des-Fleurs », « Journal du voleur ») ne sont pas sans rappeler les gravures de Piranesi : mélange de réalité et d'imagination, les prisons de Jean Genet, comme celles de l'artiste vénitien, sont le fruit d'une subjectivité exacerbée, baroque, dont la complexité n'est accessible qu'à travers un minutieux travail de décodage. Tout texte autobiographique est une mise en scène, invitant le lecteur à partager le sens que l'auteur attribue rétrospectivement à sa vie. Chez Genet, le lecteur est explicitement exclu d'un sens et d'expériences qui, selon l'auteur, il ne saurait de toute façon pas comprendre. On dirait presque que Genet veut garder sa prison pour lui, une expérience trop intime pour en étaler la signification au grand jour.

Une vie de vagabond

Né à Paris en 1910 et abandonné aussitôt par sa mère, Jean Genet est confié à l'assistance publique et placé dès son plus jeune âge à une famille nourricière du Morvan. Bien que ses

¹ Jean-Paul Sartre, Saint Genet, comédien et martyr, Paris, Gallimard, 1952.

écrits entretiennent la légende selon laquelle il y ait été maltraité, les témoignages recueillis par E. White² suggèrent que le petit Jean a trouvé chez ses parents adoptifs des conditions de vie favorables à son épanouissement. Passionné de lecture, élève brillant, Genet se démarque de ses camarades par une tendance à commettre de petits larcins. Il vole des fournitures scolaires, qu'il distribue ensuite à ses amis, parfois de l'argent pour s'acheter des friandises. Si Sartre voit dans ces actes et dans leur dénomination en tant que « vol » l'élément déclencheur du destin du futur écrivain, il y a des raisons de penser que de tels comportements n'ont pas donné lieu dans l'entourage familial de Genet à une répression stigmatisante. À l'âge de dix ans, selon ses dires, il prend conscience de son homosexualité, qu'il portera pendant toute sa vie non comme une blessure, mais comme un drapeau, garant de sa singularité.

En 1924, Jean Genet quitte Alligny-en-Morvan, après avoir obtenu le certificat d'études primaires. Grâce à ses brillants résultats scolaires, il échappe au destin de la majorité des enfants de l'assistance publique – un placement chez des paysans – et se rend à Paris pour suivre un apprentissage de typographe. Commence alors un périple institutionnel qui ne prendra fin que quarante ans après. À l'École D'Alambert, Genet n'y restera que deux semaines, avant de s'enfuir en direction de Nice, où il est arrêté quelques jours après. Placé auprès d'un compositeur aveugle, René de Buxheuil, il est ensuite interné à la clinique de Ste-Anne pour examen psychiatrique après avoir détourné de l'argent que le compositeur lui avait confié. Une nouvelle fugue se termine à Marseille, une autre à Paris. Accusé de vagabondage, Genet, qui a alors quinze ans, est écroué à la prison de la Petite-Roquette, une institution pour jeunes délinquants. Classé « pupille difficile » il est placé après trois mois de détention chez un paysan comme ouvrier agricole, avant d'être confié à la Colonie pénitentiaire de Mettray³ suite à une nouvelle fugue, un séjour qui fera l'objet d'une de ses œuvres majeures, le *Miracle de la rose*.

En 1929, Genet s'enrôle dans l'armée, ce qui lui permet de quitter la Colonie, de retrouver un semblant de liberté après deux ans et demi d'emprisonnement et de découvrir des pays comme la Syrie et le Maroc. S'il ne commencera que plus tard à écrire, Genet nourrit sa passion pour la lecture, s'intéresse à la vie littéraire française, rencontre André Gide en 1933,

² E. White, *Genet. A Biography*, New York, Vintage Books, 1994 (Trad. en français: Genet, Paris, Gallimard, 1993).

³ La Colonie de Mettray, établissement pour jeunes délinquants fondée en 1840 par Frédéric Auguste Demetz, fut fermée en 1939. A propos de Mettray, Michel Foucault écrit: „C'est la forme disciplinaire à l'état le plus intense, le modèle où se concentrent toutes les techniques coercitives du comportement“ (Surveiller et punir, Paris, Gallimard, 1975, p. 300).

dont il a lu *Les nourritures terrestres* et *L'immoraliste*. Son engagement dans l'armée prend fin en 1936, lorsque, stationné à Aix-en-Provence, il déserte et s'engage dans un long périple à travers l'Europe. Vivant de petits larcins, de la prostitution et en faisant la manche, Genet rejoint successivement l'Italie, l'Albanie, la Yougoslavie, l'Autriche, l'Allemagne : voyage ponctué d'arrestations, d'expulsions, de séjours en prison, de rencontres passagères, mais aussi de rencontres qui laissent des traces. Pendant son séjour à Brno, en Tchécoslovaquie, il se lie d'amitié avec Ann Bloch, avec laquelle Genet entretiendra une intense correspondance pendant plusieurs années.

De retour en France en 1937, Genet, arrêté et condamné à intervalles réguliers pour des petits larcins, alterne des séjours à la prison de la Santé et à celle de Fresnes avec des courtes périodes de liberté. Au total, il passe quatre ans enfermé dans une cellule entre 1937 et 1944. Ses démêlés avec la justice n'empêcheront toutefois pas Genet de nouer des contacts avec les milieux littéraires parisiens, avec André Gide et Jean Cocteau tout d'abord, avec Sartre et Simone de Beauvoir ensuite. Mais c'est en prison qu'il écrit : des poèmes (*Le condamné à mort*), et des romans (*Notre-Dame-des Fleurs*, *Le miracle de la rose*) qui, publiés tout d'abord clandestinement, vont faire de Genet un auteur reconnu et admiré. Suivent, après la fin de la guerre : *Un chant d'amour*, *Pompes funèbres*, *Querelle de Brest*, *Haute Surveillance*⁴ et *Le journal du voleur*.⁵

En 1947, Sartre et Cocteau écrivent une lettre au président de la République Vincent Auriol lui demandant d'accorder un pardon à Jean Genet, pour éviter que celui-ci, à cause de ses nombreuses condamnations, ne fasse l'objet d'un internement administratif. Le pardon, accordé une année après, écarte l'épée de Damoclès d'un emprisonnement à vie, mais déclenche en même temps une crise qui mettra un frein à la créativité de Genet pendant plusieurs années. À cheval entre le monde interlope et les milieux huppés de la Rive Gauche, l'écrivain vagabond n'appartient ni à l'un ni à l'autre, mais a besoin des deux : le premier pour nourrir son écriture, le deuxième pour que son œuvre soit reconnue. Comme le souligne Edmund White, le succès de Genet « *le privait de son statut de marginal, élément essentiel de sa créativité... Canonisé, pardonné, consacré, assimilé, Genet n'était plus le fléau de la société, mais son animal de compagnie* ». ⁶ La publication de la « préface » de Sartre, premier volume des Œuvres complètes paru en 1952 chez Gallimard, n'arrange pas les choses. Écrasé

⁴ Jean Genet, Œuvres complètes en 5 vol., Paris, Gallimard, 1951 - 1979

⁵ Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949

⁶ E. White, op. cit., p. 339 (ed. originale).

sous le poids de cet essai de 600 pages, écrit par le philosophe le plus en vue de l'époque, Genet n'a plus qu'à se taire, et son silence durera jusqu'en 1955. Transformé en statue vivante par les intellectuels, rejeté (pour des raisons différentes) par la gauche et par la droite, incapable de garder ses amants, l'écrivain se sent de plus en plus isolé, ses efforts de donner un sens à sa vie par sa singularité (homosexualité, criminalité) s'effritent. Le retour à la créativité et à l'écriture passe par une prise de conscience des liens qui font de Genet un être humain comme les autres. Délaissant les références autobiographiques et les personnages qu'il aurait voulu être, son regard se tourne vers la réalité des hommes que la société exclut et opprime. Un virage que les nombreuses conversations avec l'artiste Alberto Giacometti, que Genet admire, contribuent à consolider.⁷

C'est de cette prise de conscience que naissent à la fois ses pièces de théâtre (« *Le balcon* », « *Les bonnes* », « *Les nègres* », « *Les paravents* ») et, quelques années plus tard, son engagement pour les causes des noirs nord-américains et des palestiniens. Grâce à ces œuvres, présentées partout dans le monde, Genet devient un écrivain de renommée internationale. Elles lui fournissent également l'argent nécessaire pour voyager et pour financer la carrière de son protégé Abdallah Bentaga, un jeune acrobate algérien que Genet a rencontré en 1955 et qui deviendra la relation amoureuse la plus importante de sa vie. Le suicide de celui-ci, en 1964, plonge l'écrivain dans une crise profonde, avec, à la clé, une overdose presque létale de Nembutal et la décision de ne plus écrire. S'il continuera à réviser le texte de ses pièces et écrira quelques essais, aucune œuvre majeure ne sortira plus de sa plume. Ni le succès qu'il rencontre ni l'aisance économique que cela comporte ne le feront sortir de ce mal de vivre.

Il faudra les événements de '68 et les turbulences politiques du début des années '70 pour que Genet se ressaisisse et retrouve un semblant de sérénité. Sa participation aux mouvements contestataires de l'époque n'a toutefois aucune connotation politique. Étranger à toute identification avec une idéologie, quelle qu'elle soit, l'écrivain épouse la cause des étudiants non par les objectifs qu'elle poursuit, mais par les actions concrètes qu'elle génère. Toute révolution, d'après Genet, reconduit nécessairement les rapports sociaux qu'elle a contribué à détruire, ce qui n'enlève rien à la « beauté » de l'ensemble des actes individuels qui la constitue. Genet se laisse aller dans le tourbillon de la révolte étudiante, qui le réconcilie avec la France, prend la parole, rencontre en 1970 des représentants des Black Panthers, se rend illégalement aux États-Unis pour donner un soutien au combat des noirs

⁷ Voir à ce propos Jean Genet, *Le studio de Giacometti*, dans: *Oeuvres complètes*, vol. 5, Paris, Gallimard, 1979.

américains. De retour en France, il publie plusieurs articles en défense des militants emprisonnés, notamment Bobby Searle, George Jackson,⁸ Angela Davis. La même année, Genet se rend au Moyen-Orient, où il visite des camps de réfugiés et rencontre Yasser Arafat. C'est le début d'un engagement pour la cause des Palestiniens qui va durer jusqu'à sa mort.⁹ En France, il collabore avec le Groupe information prisons et se lie d'amitié avec Michel Foucault et Jacques Derrida, le deuxième philosophe, après Sartre, à lui consacrer un livre.¹⁰

En 1979, Genet apprend qu'il est atteint d'un cancer à la gorge. Affaibli par la maladie, il continue toutefois ses vagabondages, principalement au Moyen-Orient et au Maroc, où il s'établit en 1982. De retour en France en 1986 pour la correction des épreuves de « Un captif amoureux », il meurt dans un petit hôtel parisien, proche de la prison de la Santé.

La prison comme sanctuaire

Le thème de la prison, présent en arrière-fond dans toutes les œuvres de Genet, est au centre de son premier roman : *Le miracle de la rose* (1946). Mélange de références autobiographiques et de fiction, cette « rêverie romanesque »¹¹ représente à la fois une reconstruction de sa vie derrière les barreaux et une surface de projection pour une identité que Genet n'a jamais réussi à incarner.

Glorification de l'enfermement et des criminels, le *Miracle de la rose* parle d'une prison, Fontevault,¹² où l'auteur n'a jamais été, et de crimes qu'il n'a jamais commis. Cette tension entre la fiction et la réalité se double d'un renversement à la fois sémantique et moral, que Genet entretient dès la première page, obligeant le lecteur à décoder des significations qui, dans le langage courant, sont considérées comme acquises. À ceci vient s'ajouter un constant changement de perspective dans le temps et dans l'espace, un va-et-vient sans solution de continuité entre les représentations de Genet, colon à Mettray et de celles du détenu à la Centrale de Fontevault.¹³ Les significations que Genet attribue à l'enfermement, en apparence contradictoires, se plient ainsi, à travers la segmentation du récit, aux événements

⁸ Cf. À ce propos la préface de Genet aux lettres de George Jackson et les articles écrits après l'assassinat de ce dernier par les gardiens de la prison de Soledad.

⁹ Voir „Un captif amoureux“, le dernier ouvrage de Genet, publié posthume en 1986.

¹⁰ Jacques Derrida, *Glas*, Paris, Galilée, 1974

¹¹ *Journal du voleur*, p. 243

¹² Genet n'a été dans cette prison qu'en tant que touriste, probablement en 1944. L'Abbaye de Fontevault, fondée en 1100, devint une prison sous Napoléon en 1814. Sa fermeture date de 1963. Cf. à ce propos White, op. cit., p. 249-50.

¹³ Écrit pendant ses séjours à la prison de la Santé et à celle de Tourelle, le roman transfère son expérience de l'emprisonnement dans la Centrale de Fontevault.

contingents et aux points de vue assumés par l'auteur. À la fois paradis et enfer, sexualisée par les rencontres qu'il y fait, la prison devient aux yeux de Genet un contexte de vie polysémique, que l'auteur façonne à sa guise, imagine, invente, au gré de ses états d'âme, de ses souvenirs, des personnages qu'il décrit. Inutile donc de chercher la cohérence dans une narration qui essaye à tout prix d'en faire l'économie. Une lecture en parallèle du *Journal du voleur*, bien qu'il n'y soit pas ou peu question de la prison, nous permet toutefois de mieux comprendre certains aspects d'une logique à première vue inaccessible.

La prison de Fontevrault, lieu de toutes les souffrances, apparaît tout d'abord comme un sanctuaire, une cathédrale, un couvent. En tant qu'établissement connu dans toute la France par sa rigueur et sa dureté, il incarne aux yeux de Genet une espèce d'achèvement, de perfection dans l'art de la punition, dont ceux qui, comme lui, sortent d'une maison d'éducation, ne peuvent que rêver :

*„De toutes les Centrales de France, Fontevrault est la plus troublante. C'est elle qui m'a donné la plus forte impression de détresse et de désolation et je sais que les détenus qui ont connu d'autres prisons ont éprouvé, à l'entendre nommer même, une émotion, une souffrance comparable aux miennes. [...] Elle fut le sanctuaire vers quoi montaient les rêves de notre enfance“.*¹⁴

Rejoignant l'imagerie de Stendhal¹⁵ et de Camus¹⁶, Genet s'imagine ce sanctuaire perché en haut d'une montagne, ce qui accentue à la fois la proximité de Dieu, quel qu'il soit, et le détachement du monde :

*« Mais rien ne nous empêche de croire la Centrale au sommet d'une montagne très haute : ici même tout me fait penser parfois qu'elle est au sommet d'un roc que continuent les murailles de ronde. Cette altitude, si elle est idéale, est encore plus réelle car l'isolement qu'elle confère est indestructible ».*¹⁷

Si la Centrale de Fontevrault est assimilée à un lieu de sainteté, à « *une cathédrale un minuit de Noël* », ¹⁸ c'est aussi et surtout par la sainteté des hommes qu'elle abrite, des criminels endurcis et des meurtriers, en attente de la « gloire », que la peine capitale va leur conférer. Il ne s'agit pas selon Genet, d'une gloire « *humaine* », « *héroïque selon les hommes* », mais d'une

¹⁴ Le miracle de la rose, p. 223

¹⁵ Cf. la fiche de lecture sur la prison romantique.

¹⁶ A. Camus, L'étranger

¹⁷ Le miracle de la rose, p. 225

¹⁸ Le miracle de la rose, p. 229

gloire à la fois « *plus sombre et plus douce* », ¹⁹ issue de ce geste de liberté qu'est le meurtre et de la souffrance qui l'accompagne. Quoique insolite et provocatrice, la connotation religieuse que Genet attribue à la prison n'est pas dépourvue d'une certaine logique, s'il est vrai que la sainteté va de pair avec la souffrance et le renoncement et que moines et détenus habitent la solitude de lieux – les prisons, les couvents – séparés du reste du monde. Comme les monastères, la prison se définit par la séparation qu'elle opère entre deux mondes, le dedans et le dehors, elle est un refuge « *contre le monde et sa morale..., la caverne idéale, le repaire de bandits où les forces du monde viennent se briser* ». ²⁰

Du thème de la prison comme lieu protégé, succédané du ventre de la mère, d'autres auteurs en ont parlé. Faisant écho aux icônes de la prison romantique, Genet compare la relation entre prison et détenu à celle entre mère et fils. ²¹ Mais la sécurité dont il est question ici n'est pas la même de celle recherchée par les héros de Stendhal ou par Friedrich Glauser. La prison de Genet protège non des soucis quotidiens et d'un monde hostile, mais d'un monde « autre », fondamentalement différent de celui incarné par les prisonniers. Ce ne sont donc pas les murs, qui en sont le symbole, mais les rituels qui s'y déroulent, similaires, selon Genet, à ceux qui ont lieu dans un palais royal ²² :

„Au détenu la prison offre le même sentiment de sécurité qu'un palais royal à l'invité d'un roi. [...] La prison m'entoure d'une garantie parfaite. Je suis sûr qu'elle fut construite pour moi [...] La rigueur des règlements, leur étroitesse, leur précision, sont de la même essence que l'étiquette d'une cour royale, que la politesse exquise et tyrannique dont à cette cour l'invité est l'objet“. ²³

Mais si la prison lui apparaît comme un refuge, c'est aussi et surtout parce que Genet vit en symbiose avec elle : la prison, dit-il, est faite pour lui, il est fait pour la prison. Son identité se constitue autour de ce lieu, se nourrit des mythes qui l'entourent, se fond avec les privations qu'elle lui inflige. Car la protection qu'offre la prison n'exclut pas la souffrance, dans la mesure où la prison représente pour Genet le lieu, où le Mal, par le biais de la souffrance, reçoit sa consécration. Mais quelle souffrance mène à la sainteté ? Bien que ce mot, souffrance, « mon auréole », ²⁴ revienne régulièrement à la surface de la narration, son

¹⁹ Le miracle de la rose, p. 224

²⁰ Journal du voleur, p. 111

²¹ Journal du voleur, p. 387

²² Une comparaison qui apparaît déjà, bien que dans un contexte différent, chez Thomas More (*Dialogue du Réconfort dans les Tribulations*, trad. Marie-Claire Laisney, Ed. soleil Levant, Namur, 1959)

²³ Journal du voleur, p. 98

²⁴ Le miracle de la rose, p. 317

contenu reste flou la plupart du temps, une pudeur qui contraste singulièrement avec la légèreté parfois grossière avec laquelle il fait étalage en décrivant en détail ses ébats amoureux. Des « misères habituelles de la prison »²⁵ Genet n'en parle pas ou peu, mis à part la faim, les institutions carcérales étant également touchée par le rationnement en vigueur dans la France occupée par les troupes allemandes. Il est par contre question de souffrance et d'humiliation, de la sienne comme de celle des autres colons, à propos de Mettray, ce « monde détestable et adoré »,²⁶ où Genet a séjourné pendant deux ans et demi :

*„Mettray blessa toujours ma sensibilité. Je souffrais. Cruellement j'éprouvais la honte d'être tondu, vêtu d'un costume infâme, d'être consigné dans cet endroit vil; je connaissais le mépris des autres colons plus forts que moi ou plus méchants ».*²⁷

Tout en évoquant le « souvenir d'heures monstrueusement exquis »²⁸ il fait état de

*« la douleur vraie, la peine lamentable de ces gosses courbés sur les champs de betteraves... Leur jeunesse et tous ses charmes vifs étaient pris dans l'argile comme une nymphe dans l'écorce. Ils avaient froid sous la pluie et sous le regard glacé du chef d'atelier, immobile et droit, au milieu d'eux. C'est par eux que la Colonie souffrait ».*²⁹

Les oxymorons se succèdent, les changements de perspective présentent la Colonie comme un paradis sur terre,³⁰ « une longue noce coupée de drames sanglants »,³¹ avant d'en souligner la « douceur monstrueuse »,³² où « chaque objet était un signe qui voulait dire douleur ». ³³ S'agit-il tout simplement de rendre attentif le lecteur au fait que toute expérience, si traumatisante soit-elle, contient aussi des éléments positifs ? Que l'emprisonnement représente ce « cadeau douloureux » dont parlait Ernst Toller dans ses lettres ? Ou faut-il voir dans la sanctification de la prison une variante des stratégies de neutralisation utilisées par les criminels pour banaliser la punition ? L'insistance avec laquelle Genet se plaît à concilier les oppositions, à entremêler souffrance et jouissance, nous conduit à chercher plus loin.

La réhabilitation de la misère

²⁵ Le miracle de la rose, p. 247

²⁶ Le miracle de la rose, p. 248

²⁷ Journal du voleur, p. 197

²⁸ Le miracle de la rose, p. 251

²⁹ Le miracle de la rose, p. 362

³⁰ Le miracle de la rose, p. 261 et 366

³¹ Le miracle de la rose, p. 289

³² Le miracle de la rose, p. 374

³³ Le miracle de la rose, p. 373

C'est dans les dernières pages du *Miracle de la rose* que Genet met les cartes sur table et nous livre la clé donnant accès au sens de ses écrits :

*« Il n'est pas étonnant que la plus misérable des vies humaines s'écrive avec des mots trop beaux. La magnificence de mon récit naît naturellement (par le fait de ma pudeur aussi et de ma honte d'avoir été si malheureux) des pitoyables moments de toute ma vie... Mon récit puisé dans ma honte s'exalte et m'éblouit ».*³⁴

Cet argument est proposé, avec plus d'insistance, dans le *Journal du voleur*. Le regard que l'écrivain pose sur son passé ne laisse aucun doute : sa vie a été une « vie misérable », une suite de malheurs, d'humiliations, de « pitoyables moments » qui ont nourri la honte tout au long de son existence. Honte de quoi ?

D'être un enfant assisté, d'être un voleur et un homosexuel, de vivre dans l'immonde, d'être exclu. Mais si la honte qu'il ressent a sa raison d'être, Genet en fait en même temps la source de sa créativité, en utilisant l'écriture pour la dépasser. Il fait des raisons de la honte des raisons de fierté, en réhabilitant son vécu de misère par des « mots prestigieux »,³⁵ par le « nom des choses les plus nobles »,³⁶ par « la somptuosité des termes ». ³⁷ Il ne s'agit pas d'une réhabilitation de soi, mais d'une réhabilitation sémantique de la déchéance qui a été la sienne. Une telle transformation s'effectue non seulement par la manipulation du sens des mots, mais aussi au niveau de l'interprétation, de la reconstruction des processus qui donnent un sens à sa biographie. Si la misère et la souffrance sont réelles, Genet en fait, par fierté, le levier qui le hausse d'autant plus au-dessus des nantis que la déchéance est profonde :

*„Entrant davantage dans l'abjection, l'orgueil sera plus fort... La misère nous érigeait... Ainsi mon talent se développait de donner un sens sublime à une apparence aussi pauvre“.*³⁸

Se superposant à la honte, l'orgueil, selon Genet une de ses qualités essentielles,³⁹ est au centre de la légende qu'il construit à travers ses œuvres. C'est par l'orgueil que l'écrivain transforme ce qui lui arrive en un acte de liberté, résultat d'une décision qui est la sienne. Par

³⁴ Le miracle de la rose, p. 456

³⁵ Ibidem

³⁶ Ibidem

³⁷ Ibidem

³⁸ Le journal du voleur, p. 30

³⁹ Le journal du voleur, p. 85

orgueil, il choisit d'être voleur, pédéraste, misérable. Par orgueil, la solitude devient le signe de sa singularité. Par orgueil, il se veut coupable :

*„Enfin plus ma culpabilité serait grande, à vos yeux, entière, totalement assumée, plus grande sera ma liberté. Plus parfaite ma solitude et mon unicité“.*⁴⁰

*„S'il a du coeur le coupable décide d'être celui que le crime a fait de lui. Trouver une justification lui est facile, sinon, comment vivrait-il? Il la tire de son orgueil... Il s'enferme dans sa honte par l'orgueil, mot qui désigne la manifestation de la plus audacieuse liberté. À l'intérieur de sa honte, dans sa propre bave, il s'enveloppe, il tisse une soie qui est son orgueil... Pas d'orgueil sans culpabilité... La culpabilité suscite la singularité et si le coupable a le coeur dur ... il le hisse sur un socle de solitude“.*⁴¹

À retenir dans ce passage le fait que l'orgueil, loin de réprimer la honte, est alimenté et renforcé par elle, dans une interaction continue, entretenant ainsi la nécessité, voulue, de s'enfoncer dans la déchéance et dans la culpabilité. Loin de vouloir justifier ses actes ou se poser en victime, Genet s'approprie consciemment de la misère, en la réhabilitant, en l'utilisant « à des fins de vertu ».⁴² Se posant en sujet de sa souffrance, il se donne les moyens pour exercer la liberté et le pouvoir de sa singularité. À la discipline que l'emprisonnement lui impose, il répond par la discipline qu'il s'impose lui-même :

*Afin de survivre à ma désolation [...] j'élaborais sans y prendre garde une rigoureuse discipline. Le mécanisme en était à peu près celui-ci: à chaque accusation portée contre moi, fût-elle injuste, du fond du coeur je répondrai oui. À peine avais-je prononcé ce mot [...] en moi-même je sentais le besoin de devenir ce qu'on m'avait accusé d'être.“*⁴³

Genet bénit la misère comme Solchenyztin bénit la prison,⁴⁴ l'une et l'autre menant à cet exutoire créateur qu'est la littérature. Et si la légende prend le dessus, c'est que, pour Genet, le sens de la vie n'a pas ses racines dans la réalité réelle, mais plutôt dans son interprétation et dans la réalité des nuances qu'il utilise dans la description des faits :

⁴⁰ Le journal du voleur, p. 94

⁴¹ Le journal du voleur, p. 276

⁴² Journal du voleur, p. 69

⁴³ Journal du voleur, p. 198

⁴⁴ „...Qu'elle soit bénie cette misère qui me conseille un tel choix“ (Jean Genet, Journal du voleur, p. 65). Dans l'Archipel Goulag Solschenyztin écrit: „Sois bénie, ma prison, sois béni le moment que tu es entrée dans ma vie“ (Archipel Goulag, 2e vol., p. 560-61 de la traduction allemande, Frankfurt, Fischer, 2008)

*„Depuis cinq ans j'écris des livres: je peux dire que je l'ai fait avec plaisir mais j'ai fini. Par l'écriture j'ai obtenu ce que je cherchais. Ce qui, m'étant un enseignement, me guidera, ce n'est pas ce que j'ai vécu, mais le ton sur lequel je le rapporte. Non les anecdotes mais l'oeuvre d'art. Non ma vie mais son interprétation. ... Réussir ma légende“.*⁴⁵

La distinction entre vrai et faux, entre réalité et fiction, perdent de leur pertinence, au moment où l'objet de l'écriture se dérobe, en même temps que le passé se fond dans le présent. La seule réalité, selon Genet, est l'acte de l'écriture en tant qu'oeuvre d'art, en tant que dépassement poétique de tout ce qui peut être mesuré à l'aune des faits.

La prison perd son charme

Faut-il alors lire les oeuvres de Genet à l'envers, en remplaçant malheur par bonheur, souffrance par jouissance, le Mal par le Bien ? Mieux vaut, selon mon avis, garder présentes les deux surfaces de lecture, en respectant ainsi la volonté de l'écrivain de modeler son vécu à sa guise, tout en se laissant entraîner par la force de son imagination et de son langage.

Ceci dit, la dialectique qu'entretient Genet tout au long de son récit entre la beauté et la laideur, le vice et la vertu, la sainteté et l'abjection, création d'une prison idéale derrière laquelle cacher sa honte, ne saurait résister indéfiniment aux assauts de la réalité. Les rêves, éphémères et cassants, ne font pas de la prison un paradis. La cathédrale érigée par une imagination exaltée vient ici et là se briser contre la banalité et la mesquinerie du quotidien carcéral. Les métaphores empruntées au langage religieux, tout aussi bien que les blasphèmes, sont à la fois provocation et figure rhétorique masquant la désolation et l'immonde d'une institution, dans laquelle les individus ne peuvent se mettre en valeur que par leurs crimes et par la sévérité de la punition. D'où la nécessité, selon Genet, d'une prison à la hauteur de sa réputation, d'une prison dure, implacable, avilissante, faute de quoi elle perd tout pouvoir d'enchantement : elle n'est plus pénitencier, au sens propre du terme, elle est juste prison :

*“Je n'espérais plus que la prison demeurât ce qu'elle fut longtemps, un monde fabuleux. Un beau jour, tout à coup, à des signes je compris qu'elle perdait ses charmes. Cela veut dire, peut-être, que je me transformais, que s'ouvriraient mes yeux à la vision habituelle du monde. Je vis la prison comme peut la voir n'importe quel voyou, c'est un cachot où j'enrage d'être enfermé“.*⁴⁶

45 Journal du voleur, p. 232-233

46 Le miracle de la rose, p. 240

“Les choses, je commençais à les connaître par leurs qualités pratiques. Les objets d’ici, usés par mes yeux, sont restés d’une pâleur débile. [...] Tout me fut sans mystère...” (S. 246).

Si la réalité refait surface, c’est que la prison change au moment même où change le regard que Genet porte sur elle. La sainteté, donc le charme, s’évanouit lorsque la prison et les prisonniers, dans un même mouvement, perdent ce qui les distinguent d’autres institutions, voire d’autres individus : la prison ne punit plus, les prisonniers ne sont plus des coupables :

“Quand elles s’emplirent d’honnêtes gens⁴⁷ que la faim avait chassé des bois, les prisons perdirent leur belle allure seigneuriale [...] Le grand méfait de cette guerre aura été de dissoudre la dureté de nos prisons. Elle y aura tant enfermé d’innocents qu’elles ne sont plus qu’un lieu de lamentations. Rien n’est plus répugnant qu’un innocent en prison” (242-243).

“Je crois savoir que mon amour pour la prison est peut-être le subtil bien-être à me plonger dans une vie au milieu d’hommes que mon imagination et mon désir veulent d’une rare beauté. À peine ce bien-être s’atténue-t-il du fait que les prisons perdent leur éclatante dureté à mesure que les macs s’embourgeoisent et que les gens honnêtes fréquentent les prisons”⁴⁸

“Dévêtue de ses ornements sacrés, je vois nue la prison, et sa nudité est cruelle. Les détenus ne sont que de pauvres gars aux dents rongées par le scorbut, courbés par la maladie, crachant, crachotant, toussant. [...] Ils ne sont plus que l’outrageante caricature des beaux criminels que j’y voyais quand j’avais vingt ans”⁴⁹.

La cruauté de la prison, dépouillée de ses parements religieux et devenue banale, rejoint celle de ses habitants : leur bassesse est ridicule, leurs mensonges pitoyables, leurs crimes des enfantillages. Il a beau « vouloir » en faire des êtres à la beauté lumineuse, leur laideur n’en est que d’autant plus réelle. Non que Genet se sente supérieur à ses camarades. La singularité qui le caractérise en dehors des murs fait de lui, une fois dedans, une personne comme les autres, partie intégrante de ce tas d’existences ratées que sont les détenus. Il se décrit comme un « casseur », tout en sachant qu’il n’a commis que des menus larcins. Il rêve

47 À propos des personnes innocentes qui peuplent et changent la prison, voir aussi „Résurrection“ de Tolstoi et le „Traité sur la désobéissance civile“ de Thoreau. Plus près de nous, Adriano Sofri écrit à ce sujet: „Des vols pour se procurer de la drogue, des cambriolages, des homicides motivés par la drogue: la criminalité comme fin en soi, les artistes du crime, la dextérité noble du vol inutile, sont en voie de disparition. Les détenus qui n’ont rien à faire avec la drogue sont devenu une minorité malinconique“. (Le prigionieri degli altri, Palermo, Sellerio, 1993, S. 43).

⁴⁸ Le miracle de la rose, p. 319

⁴⁹ Le miracle de la rose, p. 246

d'homicides qu'il n'accomplira jamais. Il se veut dominant, il est soumis. Confronté à la réalité d'un environnement glauque et sans espoir, Genet n'a d'autre choix que de s'y identifier, de se fondre dans un monde fait pour lui et de se plier à ses exigences. Loin d'accepter ou de se conformer au quotidien de la prison, il fait comme s'il s'agissait d'une rencontre inéluctable entre deux entités faites l'une pour l'autre :

*“Et ce nouveau visage du monde et de la prison, j’eus le chagrin de le découvrir quand je m’aperçus que la prison était décidément l’endroit fermé, l’univers restreint, mesuré, où je devrais définitivement vivre. C’est celui pour lequel je suis fait. Il est fait pour moi. C’est celui où je dois vivre car j’ai les organes qu’il faut pour y vivre. [...] Je n’agis plus et je ne pense plus qu’en fonction de la prison, mon activité se limite à son cadre. Je ne suis qu’un homme puni”.*⁵⁰

Mais si la réalité chasse le rêve et dépouille Genet de sa sainteté, l'écrivain réussit à se l'approprier en faisant de la réalité de la prison une partie de soi et le résultat de sa volonté. S'il est un « homme puni » et seulement ça, c'est qu'il l'a voulu. Non seulement il souffre des privations inhérentes à la privation de la liberté, mais il choisit, comme les saints, de s'y soumettre :

*“Reparler de sainteté à propos de relégation fera crisser vos dents inhabituées aux nourritures acides. Pourtant la vie que je mène requiert ces conditions d’abandon des choses terrestres qu’exige de ses saints l’Église et toutes les églises. Puis elle ouvre, elle force une porte qui donne sur le merveilleux. Et la sainteté se reconnaît encore à ceci, c’est qu’elle conduit au Ciel par la voie du péché”.*⁵¹

S'il est vrai que la sainteté, comme l'affirme Genet, se réalise parfois lorsqu'elle a ses racines dans le péché, il est tout aussi vrai qu'elle exige de s'en détacher. Or l'auréole dont se pare l'écrivain va de pair avec une glorification du mal, qui ne saurait l'amener au Ciel des chrétiens. Sans vouloir exclure que Genet se laisse ici emporter par le plaisir des jeux de mots, question de fourvoyer une fois de plus le lecteur et de marquer l'incompatibilité des deux mondes, il me semble que l'affirmation de la beauté du crime, qui parcourt toutes ses œuvres, demande à être analysée de plus près.

La beauté du crime et des criminels

⁵⁰ Le miracle de la rose, p. 246-47. Nous retrouvons des considérations analogues dans L'étranger de Camus.

⁵¹ Le miracle de la rose, p. 255

Nous venons de le voir : la honte engendre l'orgueil, la solitude se transforme en singularité, l'intériorisation de la culpabilité aboutit à la fierté d'avoir posé des gestes contraires à la morale dominante. Encore faut-il généraliser ce processus de réhabilitation, enraciné dans le vécu de l'auteur, à l'ensemble des acteurs et des comportements stigmatisés par la société. Genet franchit ce pas en deux étapes. Il crée tout d'abord une morale autre, qui inverse les signes du Bien et du Mal, et érige ensuite cette nouvelle éthique en guise de barrière, excluant ainsi ceux qu'ils l'ont exclu. Il sera question ici de la première étape.

Il importe tout d'abord de souligner que, chez Genet, morale et esthétique se confondent : ce qui est beau est bon. Parler de crime et de violence revient à transformer, en tant que poète, un sentiment moral en un acte qui mérite, par sa beauté, un « respect profond ». ⁵² L'horreur suscitée chez le commun des mortels par les crimes d'Harcamone, prisonnier à Fontevault en attente de son exécution, fait place chez Genet à une émotion qui frise la mièvrerie :

*« Les crimes d'Harcamone – celui de la fillette autrefois, et plus près de nous le meurtre du gardien apparaîtront des actes idiots... Je suis le poète en face de ses crimes et je ne puis dire qu'une chose, c'est que ces crimes libèrent de tels effluves de roses qu'il en restera parfumé, et son souvenir et le souvenir de son séjour ici, jusqu'au plus reculé de nos jours ».*⁵³

Mais en quoi consisterait donc la beauté du Mal ? Dans la beauté des gestes, de ceux qui les accomplissent, de la victime : d'autant plus admirable que l'acte est gratuit, insensé, inutile. Par son langage, par le regard troublant qu'il pose sur des crimes abominables, Genet leur confère une connotation sexuelle, non parce qu'ils assouvissent un désir, mais par les émotions qu'ils déclenchent en lui. Dans un passage dont la lecture donne des frissons dans le dos, l'écrivain s'extasie devant

*« ...un beau soldat allemand...qui trouva d'une balle de revolver la nuque charmante d'un gamin de quinze ans et qui revint à sa caserne aussi net, aussi pur, héroïsé encore par ce meurtre inutile ».*⁵⁴

Et, quelques pages plus loin :

« Que l'on ne confonde pas avec le sadisme cette joie que je connais quand on m'apprend certains actes que le commun appelle infamie. Ainsi mon plaisir quand j'appris le meurtre de cet enfant de quinze ans par le soldat allemand me fut causé par le seul bonheur de cette audace qui

⁵² Le miracle de la rose, p. 256

⁵³ Le miracle de la rose, p. 256

⁵⁴ Le miracle de la rose, p. 287

*osait, en massacrant la chair délicate des adolescents, détruire une beauté visible et établie pour obtenir une beauté – ou poésie – résultat de la rencontre de cette beauté brisée avec ce geste barbare ».*⁵⁵

Il serait faux de se débarrasser d'un tel récit, en en faisant le résultat d'un esthétisme exacerbé et malsain, voire des élucubrations d'un esprit dérangé. Quelle que soit la gêne profonde que ces lignes peuvent susciter chez le lecteur, il faut savoir la dépasser, sans pour autant adopter les opinions exprimées par l'écrivain. Il suffira tout d'abord de rappeler que, même dans un monde qui nous est plus familier, fascination et indignation se côtoient bien souvent, surtout lorsqu'il y a dissociation entre une action et sa représentation. Lorsque Genet, en invoquant une telle dissociation, se défend d'être un sadique, il se met au même niveau de ceux qui éprouvent du plaisir en lisant les œuvres du « divin marquis ». Il y a, bien entendu, plus que ça. Lecteur assidu de Nietzsche, Genet ne pouvait pas rester indifférent à l'image d'un surhomme, esquissée par le philosophe allemand, dont l'intelligence et la force lui permettrait non seulement de dominer les faibles, mais de se débarrasser des entraves d'une civilisation et d'une culture bourgeoises ressenties comme castratrices. L'admiration que l'écrivain manifeste ici et là pour l'Allemagne de Hitler, n'a aucune connotation idéologique⁵⁶ : elle a comme objet la mise en scène d'une violence gratuite, issue d'un rapport de domination. La beauté de tels gestes, malgré leur barbarie, est la beauté d'un acte libre, la manifestation d'aspirations dépassant les barrières artificielles de la morale.

« Libres – disponibles – sans foi, nos aspirations s'échappent de nous, comme la lumière d'un soleil et, comme la lumière, peuvent fuir jusqu'à l'infini, car le ciel physique ou métaphysique n'est pas un plafond. Le ciel des religions est un plafond. Il finit le monde... ».

Le bourreau et la victime étant reliés dans une unité indissociable, Genet ne saurait montrer de l'empathie pour la dernière, ceci d'autant plus qu'elle subit le crime sans s'y opposer. Il n'aime pas les opprimés, nous avoue-t-il, sauf s'ils « sont debout dans la révolte ».⁵⁷ Dans la mesure où ce mépris pour les faibles rejoint le rôle que Genet se donne à lui-même – un faible parmi les faibles -, la glorification du Mal y trouve une autre raison d'être. Dominé, conscient de ne jamais pouvoir se hisser dans la position du dominant qu'il admire, l'écrivain se laisse délibérément glisser vers l'immonde, dans lequel il se vautre, comme le

⁵⁵ Le miracle de la rose, p. 446

⁵⁶ Sa sympathie pour les Allemands n'a pas empêché Genet de se lier d'amitié avec Jean Decarnin, héros de la résistance, tué par la milice au cours de la libération de Paris en 1944, à la mémoire duquel il écrira „Pompes funèbres“ (Paris, Gallimard, 1953).

⁵⁷ Le miracle de la rose, p. 430.

moine se soumet au supplice du cilice ou de la flagellation, en invoquant la gloire de Dieu. Genet recherche la sainteté dans l'abjection, seul moyen de participer à des actes « sublimes », dont il ne se sent pas capable. La beauté qu'il aperçoit dans la violence et la cruauté est la beauté de ce qui, pour lui, est inatteignable.

On comprend alors que la beauté attribuée au vol, en tant qu'action et non en tant que représentation, soit d'une autre nature et assume une autre signification. Si la confrontation avec les meurtres d'Harcamone, malgré le plaisir qu'ils suscitent, confirme Genet dans son rôle de dominé, l'action de voler le libère. « Voler est beau »⁵⁸, écrit Genet, parce qu'il élève son auteur et en fait un homme à part entière :

*« ...libération d'un état de pénible torpeur, de vie honteuse et basse, occupée par la prostitution, la mendicité et soumise aux prestiges, subjuguée par les charmes du monde criminel. Je me libérais par et pour une attitude plus fière... J'étais sauvé du servage et des basses dispositions, car je venais d'accomplir un acte d'audace physique ».*⁵⁹

Vol simple, vol à l'étalage, cambriolage : ces actes ne valent pas, aux yeux de Genet, pour ce qu'ils rapportent, mais par la beauté des gestes qui les constituent, par le danger qui les façonnent, par la sensualité des outils – la pince, les coins – dont le cambrioleur se sert :

*« J'aime l'acte de dérober parce que je le vois, en lui-même, élégant... Il faut aimer voler... Il importe que votre geste soit beau. Tout geste accompli dans la souffrance, taillé dans la souffrance, né d'elle et du danger... mérite le respect. »*⁶⁰

Du vol et des sentiments qu'il suscite, Genet en décrira plus tard, dans le *Journal du voleur*, tous les détails. Description minutieuse des gestes, des craintes, des hésitations qui accompagnent cet acte, l'écrivain y livre une analyse on ne peut plus brillante de ce que ressent le cambrioleur tout au long de son exploit, le calme accompagnant la crainte, la légèreté faisant place à la lourdeur, la précipitation se transformant en lenteur :

« Je sais le calme extraordinaire au moment d'accomplir le vol et la crainte qui l'accompagne. Mon corps a peur... Sans elle, il n'y aurait pas ce calme où baigne mon corps... En sortant du

⁵⁸ Le miracle de la rose, p. 409

⁵⁹ Le miracle de la rose, p. 243-44

⁶⁰ Le miracle de la rose, p. 408-409

*magasin, j'aurai beaucoup de mal à courir ou seulement à marcher vite... Mes muscles sont lourds, serrés ».*⁶¹

Le vol, comme la violence, vit, selon Genet, de sa gratuité, non de ce qu'il rapporte : bijoux ou menottes, qu'importe ? L'accomplissement d'un acte interdit n'a pas besoin de récompense, il est récompense en soi : par le plaisir qu'il procure, par la virilité qu'il transmet, par l'intensité de l'expérience vécue, par les récits qu'il génère. Genet parle ici en connaissance de cause, comme en témoignent ses nombreux séjours en prison. Il a volé dans des grands magasins, écumé les librairies et dérobé des documents dans des voiture. Si on peut se demander dans quelle mesure il a été aussi le cambrioleur dont il parle dans ses romans, il ne fait aucun doute qu'il a voulu l'être.

Pourquoi Genet est-il devenu un voleur? On pourrait penser que son statut d'exclu l'ait amené, dès son enfance, à nourrir quelque sentiment d'hostilité envers les nantis et à s'engager dans une carrière criminelle pour marquer son opposition à l'ordre établi. Il n'en est rien. D'emblée, l'écrivain rejette de tels motifs, ses actes n'ayant jamais été commandés ni « *par la révolte ni la revendication* »,⁶² ni par « *l'amertume, la colère ou quelque sentiment pareil* ». ⁶³ Il évoque plutôt la paresse, son penchant pour la rêverie, la nonchalance, sans oublier le fait qu'il lui fallait bien « *se procurer ce qu'il faut pour vivre* ». ⁶⁴ Voler est un acte en soi banal, tout au moins au premier degré, dont la beauté n'apparaît qu'au moment où il devient l'objet de l'écriture :

„L'activité du voleur est une succession de gestes étriqués, mais brûlants... chaque geste est douloureux, pitoyable. Ce n'est qu'après le vol, et grâce à la littérature, que le voleur chante son geste“. ⁶⁵

„En effet le vol ... était devenu une entreprise désintéressée, sorte d'oeuvre d'art active et pensée, ne pouvant s'accomplir qu'à l'aide du langage, du mien“. ⁶⁶

Au-delà de l'opposition entre réalité et fiction, vérité et mensonge, Genet modèle la réalité par la fiction et nourrit la fiction par la réalité, une stratégie de survie qui lui permet non seulement de préserver son identité, mais aussi d'amadouer la prison :

⁶¹ Journal du voleur, p. 173-174

⁶² Journal du voleur, p. 10

⁶³ Journal du voleur, p. 13

⁶⁴ Journal du voleur, p. 47

⁶⁵ Journal du voleur, p. 248

⁶⁶ Journal du voleur, p. 128

“Les prisons sont pleines de bouches qui mentent. Chacun raconte de fausses aventures où il a le rôle du héros, mais ces histoires ne se continuent jamais jusqu’au bout. Parfois le héros se coupe, car il a besoin de sincérité quand il parle à soi-même, et on sait que l’imagination, quand elle est si forte, risque de faire perdre de vue les dangers de la vie réelle de la situation du détenu. Elle lui masque la réalité.”⁶⁷

Exclure par la provocation

Il apparaît clairement de ce passage que la glorification du crime et la mise en exergue de sa singularité ne sauraient être interprétés comme une tentative d’éveiller la compréhension du lecteur, voire de l’amener à s’apitoyer sur son sort. L’écriture de Genet est tout d’abord un monologue intérieur, un « parler à soi-même ». Elle est aussi provocation, dans la mesure où elle défie le sens commun et remet en question les catégories sur lesquelles repose la morale bourgeoise. À ceci s’ajoute l’omniprésence d’une sexualité explicite, truculente, directe, qui investit aussi bien les personnes que les choses, les gestes, les comportements, les contextes de vie. Le regard de Genet transforme le monde en un univers érotique, où chaque chose a une connotation sexuelle. C’est un monde masculin avec la braguette ouverte, en perpétuelle érection. Son récit, « une longue parade compliquée d’un lourd cérémonial érotique »,⁶⁸ se structure autour des corps, des gestes, d’expressions de virilité, de symboles phalliques. Reflet d’une vision de la condition humaine ou volonté consciente de scandaliser, peu importe : la présence obsessionnelle d’une sexualité débridée témoigne de l’intention de l’auteur de creuser délibérément un fossé entre sa singularité et la banalité de la rectitude morale.

Genet ne veut ni convaincre ni toucher les sentiments du lecteur, il veut l’exclure. Comme la maladie élève le malade au-dessus des autres,⁶⁹ Genet fustige les nantis du haut de sa déchéance. Ses propos, loin de représenter une ontologie du crime dévoilant au public l’essence même de la cruauté et de l’ignominie, en occultent délibérément les significations. Il n’y a pas de communication entre deux mondes incompatibles :

“Chaque objet de votre monde a pour moi un autre sens que pour vous. Je rapporte tout à mon système où les choses ont une signification infernale et, même lorsque je lis un roman, sans se déformer, les faits perdent le sens que leur donne l’auteur et qu’ils ont pour vous, se chargent d’un autre, afin d’entrer sans heurts dans cet univers d’au-delà où je vis” (S. 286).

⁶⁷ Le miracle de la rose, p. 257

⁶⁸ Journal du voleur, p. 10

⁶⁹ Thomas Mann, La montagne enchantée, Paris, Le livre de poche, 1991

Cette volonté d'exclure se manifeste non seulement dans les textes rédigés pendant son enfermement, mais aussi dans les œuvres que Genet a écrites lorsque l'auteur jouissait déjà d'une renommée bien établie parmi les écrivains français les plus réputés et se devait, par ce fait, de fréquenter le « beau monde ». En utilisant avec insistance un « vous » qui érige, au niveau du langage, une barrière infranchissable, Genet accompagne la provocation avec la vision d'un monde coupé en deux, sans interstices ni compromis : les nantis d'un côté, les misérables et les criminels de l'autre :

„Niant les vertus de votre monde, les criminels désespérément acceptent d'organiser un univers interdit. Ils acceptent d'y vivre. L'air y est nauséabond: ils savent le respirer.“⁷⁰

La provocation apparaît déjà dans le fait que Genet s'approprie l'exclusion dont il a été l'objet depuis son enfance : exclu, il a décidé de s'exclure, de se parer de son exclusion comme on se pare de bijoux, d'en faire sa fierté. Mais alors pourquoi se dresser contre une société qui, en l'excluant, a alimenté son orgueil, en faisant de lui ce qu'il devait devenir ? Bien qu'il se défende de s'être engagé dans la délinquance par un sentiment de révolte, il y a lieu de penser que le détachement vis-à-vis de la « normalité » d'un mode de vie et d'une morale bourgeoise constitue une réaction qui ressemble à un défi :

„Abandonné par ma famille il me semblait déjà naturel d'aggraver cela par l'amour des garçons et cet amour par le vol, et le vol par le crime ou la complaisance au crime. Ainsi refusai-je décidément un monde qui m'avait refusé. »⁷¹

„Je m'enfonçais dans la honte... Je décidai de vivre tête baissée, et de poursuivre mon destin dans le sens de la nuit, à l'inverse de vous-même, et d'exploiter l'envers de votre beauté.“⁷²

„Limité par le monde, auquel je m'oppose, découpé par lui, je serai d'autant plus beau, étincelant, que les angles qui me blessent et me donnent forme, sont plus aigus, cruelles mes coupures“.⁷³

Il y a bel et bien une blessure à l'origine de son cheminement, une blessure d'autant plus cruelle que Genet prend soin de l'entretenir. Certes, il ne veut ni changer le monde ni renverser les rapports de pouvoir responsables de ses blessures, ceci d'autant plus qu'il ne cache pas, comme nous l'avons vu, son admiration pour les dominants et pour la cohérence

⁷⁰ Journal du voleur, p. 10

⁷¹ Journal du voleur, p. 97

⁷² Journal du voleur, p. 110

⁷³ Journal du voleur, p. 243

d'un monde « rigoureux, redoutable, redouté »⁷⁴ qui, à ses yeux, acquiert un sens en le refusant. Paradoxalement, c'est en faisant de son exclusion une arme, en provoquant ceux qui font partie de l'ordre établi que Genet y trouve un semblant d'intégration :

„Aujourd'hui j'osais y toucher [...] en insultant ceux qui le composent. Du même coup, me reconnaissant le droit de le faire, j'y reconnaissais ma place.“

Il s'agit, bien entendu, d'une place éphémère, fragile, précaire, d'une espèce d'enclave au milieu d'un environnement hostile, dans laquelle Genet joue le rôle du fou du roi, dont la position enlève à ses lazzis le mordant de l'effronterie, voire de la contestation. Admirées, les provocations tombent dans le vide. Ni fou, ni roi, Genet est seul, incapable de s'adapter au milieu des intellectuels qu'il fréquente, incapable aussi de revenir sur ses pas et de rejoindre un monde criminel qui, au fil du temps, a perdu de sa beauté :

*„Revivre dans de tels endroits, afin d'y être d'accord avec le milieu exigerait un retour impossible au passé, car ils ont l'âme pâle les voyous à la pâle gueule, et les macs plus terribles sont d'une désolante bêtise“.*⁷⁵

Dans les deux mondes, Genet est en exil. S'il est prêt, d'une part, à *„reconnaître une morale plus conforme à votre monde...“*⁷⁶ et a perdu « le goût du vol et des voleurs »⁷⁷, l'écrivain craint, d'autre part, de *„perdre le bénéfice de ma laborieuse et pénible démarche dans le sens opposé au vôtre“*.⁷⁸ Ici la fiction rejoint pour une fois la réalité, l'impasse est réelle, que ce soit au niveau de la biographie ou à celui de l'écriture. Prisonnier de la gloire et du monde avec qui il a conclu une trêve, Genet s'évade en se laissant aller à la nostalgie d'un baigne mythique, dans lequel il voit le seul et unique aboutissement de sa carrière :

„Si je devais vivre – peut-être y vivrais-je, mais cette idée est insoutenable – parmi votre monde qui cependant m'accueille, j'en mourrais. Aujourd'hui que j'ai, gagnant de haute lutte, avec vous signé une apparente trêve je m'y trouve en exil. Je ne veux pas savoir si c'est pour expier un crime ignoré de moi que je désire le baigne, ma nostalgie est si grande qu'il faudra bien qu'on m'y conduise. J'ai la certitude que là seulement je pourrai continuer une vie qui fut tranchée quand j'y entrai. Débarrassé des préoccupations de gloire et de richesse, avec une lente, minutieuse patience j'accomplirai les gestes pénibles des punis. Je ferai tous les jours un travail

⁷⁴ Journal du voleur, p. 206

⁷⁵ Journal du voleur, p. 266

⁷⁶ Journal du voleur, p. 265

⁷⁷ Journal du voleur, p. 267

⁷⁸ Journal du voleur, p. 206

commandé par une règle qui n'a d'autre autorité qu'émaner d'un ordre qui soumet le pénitencier et le crée" (S. 292).

Cette nostalgie du bague rejoint, en quelque sorte, la sainteté à laquelle Genet aspire : une sainteté indéfinie, faite de souffrance, de sacrifice, de renoncement, de solitude. En voulant contester la morale dominante, il se retrouve à prôner un mode de vie qui n'est pas sans rappeler les valeurs de la tradition chrétienne. Faut-il prendre à la lettre le titre de l'essai de Sartre ? Une question que Genet lui-même se pose, sans vraiment fournir de réponse

Textes déjà parus :

Bulletin n°9 :

[La logique de l'alternance, Friedrich Glauser \(1896-1938\) et Albertine Sarrazin \(1937-1967\)](#)

Bulletin n° 8 :

[Prisonniers politiques : Ernst Toller \(1893-1939\) et Antonio Gramsci \(1891-1937\)](#)

Bulletin n°7 :

[Prison et littérature : « Deux histoires de récidive : Hans Fallada \(1893-1947\) et Alfred Döblin \(1878-1957\)](#)

Bulletin n° 6 :

[La prison romantique: Silvio Pellico \(1789-1854\), Stendhal \(1783-1842\)](#)

Bulletin n° 5 :

[La prison de Fédor Dostoïevski \(1821-1881\), une porte ouverte sur la connaissance](#)

Bulletin n° 4 :

[La société est une prison : Charles Dickens \(1812-1870\) et Léon Tolstoï \(1828-1910\)](#)

Bulletin n° 3 :

[La révolte: Jack Henry Abbott \(1944-2002\) et George Jackson \(1941-1971\)](#)
[Chester Himes \(1909–1984\)La prison dans la littérature américaine](#)

Bulletin n° 2 :

[Jack London \(1876-1916\)](#)